

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Marque: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Jefferson Davis.

C'était hier le centenaire de la naissance de Jefferson Davis, l'unique président de la Confédération, et dans tous les Etats qui ont pris part à la grande lutte...

La cause dont Jefferson fut le champion et que soutinrent avec lui tous ses compatriotes fut perdue; mais fut-il jamais défait plus glorieusement...

C'est tout cela, le courage, le patriotisme, la grandeur de ses sentiments, que le peuple du Sud célèbre chaque année au retour de l'anniversaire de la naissance de Jefferson Davis.

Par une très haute et très noble pensée, les enfants des écoles sont conviés à ces cérémonies. Ils en sortent l'âme élevée par le spectacle des hommages rendus aux glorieux ancêtres...

Hier à son lieu, à la Nouvelle-Orléans, en outre les cérémonies ordinaires de chaque année, de la décoration des tombes, de la parade des Vétérans, des discours, la dédicace du terrain sur lequel s'éleva le monument projeté à Jefferson Davis.

Sur ce terrain situé près du Parc Audubon se sont réunis des vétérans, des membres des associations confédérées, des fonctionnaires publics, de nombreux citoyens et des centaines d'enfants, et c'est avec toute la pompe requise que s'est accomplie la cérémonie de dédicace.

L'an dernier, à pareille date, un monument à la mémoire de Jefferson Davis a été inauguré à Richmond, et le Sud tout entier s'est associé à ce tribut rendu à son unique président dans la capitale de la Confédération.

Aujourd'hui c'est la métropole du Sud qui se prépare à honorer la mémoire de Jefferson Davis en

élevant son image de bronze au milieu d'elle, et la population tout entière qui l'entourera...

La femme grandit--L'homme engraisse.

Quand tout se fait petit, femmes vous restez grandes. Il faut, désormais, prendre au pied de la lettre ce vers célèbre. Des savants anglais viennent, en effet, d'établir que la femme grandit, tandis que la taille de l'homme reste stationnaire.

Comme taille, comme tour de poitrine, comme longueur des bras, la jeune génération féminine est très nettement supérieure à la génération qui la précède. La moyenne de la taille des mères a donné 1 m. 56, 25, et celle des filles 1 m. 60, laissant à celles-ci un avantage de près de 4 centimètres.

Cet accroissement remarquable dans la stature tient évidemment à de nombreuses causes. Beaucoup de jeunes filles font maintenant de la gymnastique et pratiquent les sports. De plus, et c'est peut-être la raison principale, on se sert moins que par le passé.

Bref, à l'heure actuelle, l'homme n'a plus, en moyenne, que 10 centimètres d'avantage sur la femme! Dans quelques années, peut-être, il n'en aura plus d'avantage du tout.

Si l'homme ne grandit pas, il engraisse, et c'est très bien. Une revue anglaise, le "Strand Magazine", consacre un long article à l'éloge de l'homme gras.

On a cru longtemps qu'un corps épais ne pouvait enfermer qu'un esprit débile. "Quand un homme devient gras, affirme Byron, il est déjà marqué par la mort."

Frédéric le Grand tenait les gras en horreur: "Il y a deux sortes d'hommes dans le monde, dit-il: les gras et les maigres. Jamais un gras ne commandera mes régiments."

Mais il paraît que nous devons réformer notre opinion sur cette grave question. Un Allemand, le professeur Berthold, ne craint pas d'affirmer que l' "embonpoint est un des plus grands bienfaits que la Providence puisse donner à un homme, et qu'avec l'obésité viennent la persévérance, la vertu et le contentement."

M. Heurieux le jour, continue le professeur Berthold, où nous devrions une race maigre, comme c'est le cas pour quelques-uns de nos voisins. J'ai connu bien des hommes d'un esprit supérieur et de grands lettrés, et presque tous ils étaient gras!"

Le "Strand Magazine" appuie cette thèse d'exemples célèbres: Napoléon Ier commença à engraisser à trente ans, Mirabeau était gras comme Jaurès, Balzac

et Alexandre Dumas père étaient d'une obésité fort honnête; lorsque Gambetta mourut, il était en vah par la graisse, sans que cependant son intelligence se fût émoussée.

Ajoutez que les hommes gras sont presque toujours d'esprit fin. Mirabeau-Tonneau fut le plus spirituel des réacteurs des "Actes des Apôtres", qui avaient tous tant d'esprit.

Progression des criminels.

En trois quarts de siècle, la criminalité adolescente a augmenté de "450 pour 100". Voici des chiffres officiels:

Table with 2 columns: Années, Chiffres moyens annuels. Rows include 1830, 1840, 1850, 1860, 1870, 1880, 1890, 1900, 1905.

L'augmentation a surtout porté sur les meurtres et les assassinats. Comment enrayer ce progrès démocratique? L'"Eclair", qui poursuit sur ce point une intéressante campagne, le demandait, dernièrement, à M. Paul Bourget, "dont l'œuvre large et puissante est le miroir le plus net et le plus clair des passions, des mœurs et des conflits moraux de ce temps!"

— En principe, dit-il dans un court entretien, je ne fais aucune espèce d'objection à une répression quiconque. Quant à la question spéciale que vous me posez: "Faut-il fouetter les Apaches?" je vous avoue que le me surprend car je n'y ai jamais réfléchi.

— Que vous dirai-je? Qui? Non! C'est une affaire d'expérience. Si, dans un pays où l'on a essayé la flagellation, la flagellation a réussi, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on l'applique ici. Nous devons profiter de l'expérience de nos voisins, dans la mesure où c'est possible. Je sais qu'on y a recouru en Angleterre. Mais nous ne sommes pas des Anglais!

Au surplus, je ne suis pas moi-même, un criminaliste et je me trouve incompetent pour vous dire dans quel pays on applique la flagellation, si elle y a réussi et si elle réussirait chez nous.

N'importe! Ce n'est pas la répression en tant que répression et la forme plus ou moins dure que l'on peut donner à la répression qui soit pour moi l'essentiel. Je suis partisan de conseils de discipline et de tout ce qu'on y fait sans exception. Je suis partisan de la peine de mort et de la guillotine. J'estime, de plus en plus, qu'on se trompe en allant du côté de la douceur et de l'humanité. Je veux mieux peut-être le fouet. Je dis peut-être, car l'expérience me marque pour avoir une opinion.

Elle serait pourtant facile à faire dans les pénitenciers, dans les maisons de correction. On verrait si les châtimens corporels produisent des effets salutaires et on les ferait passer dans le Code pour régénérer les coupables! Régénérer les coupables? Est-ce possible? C'est à la source que le fléau est empoisonné. Des châtimens corporels aux apaches! J'aimerais mieux que l'on supprime les apaches! Vouloir les améliorer ou les guérir, c'est vouloir penser la coupure d'un diabète, sans soigner le diabète! Qu'on rétablisse d'abord les Frères de la Doctrine chrétienne, que l'on confie l'éducation des enfants

aux corps religieux! Nous verrons après. La Monarchie seule peut nous donner ce remède et rendre la saine morale comme la prospérité matérielle à la France.

L'héritage mental.

Denx médecine hollandaise, M. Heyman et Wierama, viennent d'établir, à la suite de longues et sérieuses investigations, une sorte de bordème de la transmissibilité des qualités... et des défauts héréditaires. Ils ont été secondés par plus de trois mille de leurs confrères qui ont soigneusement étudié le caractère de tous les enfants qu'ils étaient appelés à soigner.

La facilité de coordonner la pensée et de l'exprimer rapidement est presque toujours héritée du père. Quarante-cinq pour cent des fils d'hommes de science ont les goûts et les aptitudes de leur père; quant aux filles, il n'y en a que quatorze pour cent qui héritent de ces précieuses qualités. Lorsque c'est la mère qui se livre à des travaux scientifiques, le résultat est beaucoup plus net et plus frappant: cent pour cent des garçons héritent de ces qualités et pas une seule parmi les filles.

Tous les traits de caractère qui dénotent une bonne nature ou de la sensibilité proviennent, dans la très grande majorité des cas, de l'influence paternelle. Les tendances criminelles lui sont dues également; ainsi que la démenie, l'épilepsie et la faiblesse d'esprit, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent.

Des mères, les enfants héritent l'amour des sports (1) et les capacités artistiques, à l'exception du talent littéraire. C'est par elles aussi que se transmet la coquetterie.

Cela, on le croira plus aisément.

AUGUSTA FAIS LES MALLES.

Il y a trois mois environ, un marchand forain faisait son déballage dans un petit village de Prusse et se mettait à vendre des photographies colonisées des trois derniers empereurs d'Allemagne, en déblatérant à la foule le petit boniment que voici:

— Vous voyez ici, nobles dames et gentils seigneurs, les portraits de Guillaume Ier, de Frédéric III et de notre souverain actuel, Guillaume II.

Gillaume Ier vivra à jamais dans la mémoire des fous et par son diction familier: "Je n'ai pas temps de m'enlever". La phrase la plus caractéristique de Frédéric III sera toujours: "Apprenez à souffrir sans vous plaindre." Quant à notre illustre maître actuel, qui, vous le savez tous, est d'humeur avant tout voyageur, sa devise est: "Augusta fais les malles!"

Traduit devant les tribunaux et condamné par eux pour crime de lèse-majesté, le forain, sa peine une fois purgée, a repris son ancien métier. Il continue de débiter son humoristique boniment, qu'il a modifié, en ce qui concerne Guillaume II, de la manière suivante:

— Quant à notre gracieux maître actuel, il a, lui aussi, une devise; mais je n'ai pas le droit de vous la dire.

La foule, qui n'est point retenue par les mêmes scrupules, se met alors à crier à pleins poumons: — "Augusta, fais les malles!" Il paraît que dans le sud de la Prusse le camelot devient célèbre et fait fortune.

— Le Petit navire, n'est-ce pas? — Non. Celle-là, qui était la préférée il y a quelques mois, n'arrivait plus qu'en seconde place à la fin. — Alors cette chanson?... C'était celle-ci: Auprès de ma blonde, qu'il fait bon dormir.

— Souvent, je devais la lui répéter deux fois, trois fois avant de la voir clore ses beaux yeux. Si je me taisais, il se fâchait tout rouge, il fermait ses petites menottes... et il criait comme pris de colère contre moi. Puis, dès que je recommençais, il souriait, il riait même parfois aux éclats.

— Ah! si tu savais... mon Olande, comme il te ressemblait alors! — Je te revoyais, trente ans plus tôt, lorsque tu étais, toi aussi, sur le point de t'endormir et que tu te fâchais pareillement, crispant tes petits poings, mordant tes petits bras comme pour me menacer.

— Jean, ces semaines dernières, avait exactement les mêmes colères, les mêmes gestes que toi autrefois! Elle se pencha un peu plus. Elle tonna son fils à l'épaule: — Viens... ordonne-t-elle... Descends-on au jardin. — An jardin, mère? — Nous y ferons tous deux un pèlerinage à la dernière promenade

Thomas, l'imprudent.

PAILLE ET POUTRE.

Si le ridicule tuait encore comme autrefois, la Chambre des Représentants à Baton Rouge déplorerait la perte de son membre le plus tapageur, le sieur Thomas qui depuis trois semaines est juché sur un dada qui se cabre maintenant et le fera rouler dans la boue avant longtemps.

Thomas qui jusqu'ici n'avait été qu'un Examinateur de banques aux frais de l'Etat, se fait cette année envoyer à la Législature, et non satisfait d'occuper un simple siège, il veut en occuper le plus élevé, il veut être l'Orateur de la Chambre des Représentants. Son concurrent le bat piteusement, et dès lors l'âme du dénommé Thomas s'empêche de fuir; il en veut au genre humain. Le premier sur lequel il cherche à exercer sa vengeance est l'imprimeur d'Etat. Il demande une enquête, la Législature la lui accorde, et le voilà suivant ses batteries sur l'imprimeur et les chefs de départements de l'Administration; il les accuse de s'être livrés à des dépenses extravagantes. Mais Thomas se doutait peu de la tournure que prendraient les choses: il s'est trouvé un témoin au cours de l'enquête, M. Ramirez, qui a rappelé à Thomas son gaspillage éhonté des dollars de l'Etat lorsqu'il était Examinateur des Banques; le témoin lui a reproché aussi ses indélicatesses.

Si le non Monsieur La Fontaine nous a parlé de la Paille et de la Poutre, c'est que sans doute les Thomas existaient de son temps. Les Thomas et les Colas, pour n'être d'aucune utilité à la Législature, font un excellent service ailleurs, ceux en faience sont assurément les meilleurs, on s'assied dessus.

La Robe Directoire.

La robe Directoire, qui causant d'émotion à Longchamps, s'est montrée à Londres, dans Piccadilly. Une jeune amazone en était habillée, si l'on peut dire. Élegante et montante avec une grâce parfaite, cette cavalière nouveau style était Mlle Titcombe, écuyère attachée à un music-hall londonien.

Son costume composait d'une robe de jour Directoire excessivement collante, de ton crème, fendue à gauche jusqu'au genou. Par l'ouverture on voyait le bas de la jambe chaussée de bottines blanches et de hautes guêtres blanches. Un vaste chapeau complétait cet ajustement hardi.

Cette apparition provoqua une certaine émotion parmi les promeneurs, qui firent bientôt à l'amazone une petite escorte, du reste sympathique. Elle ne souleva aucune protestation. La grâce de son maintien et son charme personnel assurèrent la victoire de son succès.

Un seul incident a été signalé, qui a mis Londres en joie. M. William Churchill débambula avec deux amis, quand l'écuyère se montra. Il se retourna pour la voir; un gentleman non moins distrait ne vit pas le ministre, et se jeta sur lui. M. William Churchill II reçut le choc maladroitement, glissa et se retint au cou de son cheval, tandis que le cheval de l'étranger s'abattait. Il se remit enfin en selle. L'amazone, rivale de Mme Tallien, flattée de cette chute ministérielle, qui était une manière d'hommage rendu à son originalité, poursuivait pendant ce temps le cours de sa promenade sensationnelle.

Grève d'aiguilleurs.

Atlanta, Gé., 3 juin.—Tous les efforts tentés aujourd'hui pour mettre fin à la grève des aiguilleurs de la compagnie Western and Atlantic ont échoué. La grève a été déclarée hier après une tentative infructueuse pour régler le différend survenu entre la Fraternité des employés de chemins de fer et les directeurs de la compagnie.

Assemblée Générale de la Louisiane.

Baton-Rouge, 3 juin 1908.

SENAT.

Trente membres sont présents lorsque le lieutenant gouverneur ouvre la séance. M. Labbé annonce un bill pour l'établissement d'une école normale à l'école industrielle de Lafayette. M. Guillot annonce qu'il déposera un bill interdisant l'emploi des noirs dans les fabriques, usines et magasins où des femmes blanches sont employées.

M. Davis dépose un bill divisant la paroisse de Calcasieu en quatre paroisses portant les noms de Calcasieu, Sanders, Pine et Rice. M. Orléans dépose un bill tendant à protéger les propriétaires d'hôtels contre les locataires malhonnêtes. Le bill Wimberly contre le jeu est renvoyé de nouveau, parce qu'il n'était pas imprimé.

Le bill Peterman relatif à la comptabilité publique est définitivement adopté. M. Voegtle dépose un amendement constitutionnel requérant le Bureau des Eaux et Egouts de la Nouvelle-Orléans de ne pas payer plus de six pour cent de commission pour l'emprunt de \$5,000,000 qu'il est autorisé à émettre.

CHAMBRE.

Il y avait cent huit membres à l'ouverture de la séance. Le président dévota M. Anderson, Caldwell et Clinton pour visiter l'Asile des aliénés de Jackson. Lecture est donnée d'un mémoire de M. Jahnke requérant le gouvernement fédéral de remplacer la vieille jetée de Milneburg par une nouvelle.

Sont déposés: Rapport défavorable sur le bill Roy augmentant la paie des membres de la Législature. Rapport favorable avec amendement sur l'amendement constitutionnel relatif aux pensions. Rapport défavorable sur le bill Middleton requérant un personnel complet dans les tribunaux. Rapport favorable avec amendement sur l'amendement constitutionnel relatif au remboursement de la dette de l'Etat.

Avant dépôt des bills suivants est donné: Par M. McDuff, requérant les compagnies de chemins de fer de payer de munir leurs cars de cahots à sable. Par M. Dougherty, relativement à l'exercice de la profession de vétérinaire. Par M. Dauterive, frappant d'une taxe les célibataires âgés de plus de vingt-six ans.

Par M. Henriques, résolution conjointe amendement l'article 230 relatif à l'option de taxes des fabriques et manufactures. Par M. Wilson, pour le recouvrement des terres marécageuses et boisées aliénées en violation de la loi. Par M. Jones, établissant que tout homme qui embrassera sa femme,

ou la femme d'un autre, le lundi commettra un délit.

Par M. Henriques, amendant l'article 7 de la loi 27 de 1900 brant la licence des compagnies d'huile. Par M. Briant, interdisant la vente ou la distribution de liqueurs à moins d'un mille des lieux de scrutin. Par M. Leopold, allouant des crédits pour le paiement de l'impression des amendements constitutionnels adoptés en 1906.

Par M. Henriques, relativement aux compagnies d'assurance sur la vie. Par M. Byrne, amendant la loi 99 de 1906 relative aux compagnies locales d'assurance sur la vie. Les bills suivants sont définitivement adoptés: Par M. Furrer, amendant la loi 10 de 1890 créant des manutentions sur les bois de construction. Par M. Samsun, interdisant aux répartiteurs de remettre les rôles des contribuables aux percepteurs de taxes avant que les comptes de ces derniers soient réglés.

Par M. Briant, amendant la loi 93 de 1888 relative aux procès contre les services d'utilité publique. Par M. Bryant, relativement à la punition des joueurs de dés. Par M. Richardson de Bienville, amendant une loi de 1906 de manière à porter à 8 millions la taxe de portaise. Par M. Robert, relative au jugement par jury des affaires civiles. Par M. Henriques, amendant la loi 84 de 1899 de façon à assurer une plus grande protection aux marchands contre les personnes qui achètent à crédit et vendent au comptant dans un but d'escoquerie.

Coups de couteau.

Les trois comités judiciaires de la Chambre des Représentants ont été chargés pour terminer la discussion du projet de loi interdisant les paris sur les courses. Après avoir écarté le bill Cunningham tendant à la création d'une commission des courses et un amendement excluant des effets de la loi la prochaine foire de la paroisse de Lade, le comité conjoint a décidé, par 27 voix contre 5, de déposer un rapport favorable sur le bill Locke qui abolit les paris, sous quelque forme que ce soit, sur les champs de courses de la Nouvelle-Orléans.

L'adoption du projet de loi par la Chambre ne fait aucun doute. Sur cette question le comité conjoint s'est divisé comme suit: Pour—Richardson de Bienville, Middleton, Butler, Nettles, Morse, Furrer, Mahoney, Guillot, Deiboussaye, Johnson de Washington, Richardson de Claiborne, Henriques, Hunsicker, Generely, Williamson, Atkinson, Roberts, Samsun, Briant, Thompson, Smith, O'Connor, Moore, Tete, Wall, Chauvin, Morgan de St. Tammany. Contre—Hughes, Cunningham, Byrne, Peters, Clato.

Quelques "strike breakers" arrivés ce matin de Nashville, se sont distribués sur les divers endroits de la ligne où leurs services seraient requis. Jusqu'ici il n'y a pas eu de violence.

WEST END.

Les divertissements ne manquent pas à West End, et chaque soir une foule nombreuse en profite. Au concert de l'orchestre Lombardo s'ajoutent trois numéros de vaudeville exécutés par Miss Hilda, la Venus élastique, Lion Heart et Dwyer, des chansons avec projections de Kaspar Wiek et des vues du cinématographe.

Brûlé.

John Ruzzito, un enfant de deux ans, est accidentellement tombé dans un baquet rempli d'eau bouillante en la demeure de ses parents, rue St. Claude, 1911, hier après-midi, et a été échaudé grièvement. Il a été promptement transporté à l'hôpital.

C'EST BONNE NOUVELLE POUR LES MALADES

Que d'apprendre qu'ils peuvent être promptement rétablis et rendus robustes, mais qu'il leur faut absolument cesser de faire des expériences et rester fidèles au HOSSTETTER'S STOMACH BITTERS. Nous avons des centaines de lettres attestant volontiers ce que nous avançons.

HOSSTETTER'S STOMACH BITTERS

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. BELLE AMIE GRAND ROMAN INEDIT PAR PAUL ROUGET QUATRIÈME PARTIE LES SACRIFIES VI L'EXPLICATION. Le soir tombait quand Olande gagna la chambre qui avait été

celle de Jean. Le petit lit était là solitaire. Sur les rideaux blancs tranchait le gros nœud de ruban bleu que la main même de Gilberte y avait attaché quelques mois plus tôt. Un hochet d'ivoire avait été suspendu à portée de l'enfant qui souvent l'avait agité. En se fixant sur ce lit... sur ce hochet, les yeux de Olande, une fois encore, se remplirent de larmes. Pais, le malheureux se pencha... Sur l'oreiller, à la place même où, durant deux longues journées, avait été immobilisée par le mal de tête la son adoré, il posa ses lèvres. Il les posa aussi sur les barres du lit qu'avaient touchées les doigts de l'enfant.

— Tu vois... je pense à toi, mon joli Jean, et j'y penserai toujours... Toujours, ma pensée sera auprès de toi... toujours je chérirai mon doux mignon. Et la mort même ne parviendra pas à l'enlever de ma vie. Il détacha ensuite le hochet... Il prit aussi quelques autres bibelots qu'il trouva là et qui avaient appartenu à l'enfant, il les emporta en cachette dans son cabinet de travail... il les plaça au fond d'un tiroir qu'il ferma à clef. Le lendemain, madame Dan-

lien le surprit, penché sur ce tiroir ouvert, perdu dans la contemplation de ces menus objets si fragiles. Elle comprit tout de suite. — Mon pauvre Olande! Il leva les yeux vers elle. Et d'une voix sourde: — Tu devines, maman! — Des choses qui ont appartenu à Jean, n'est-ce pas? — Oui, et que je veux garder là... pieusement... pour moi... pour moi tout seul... comme de pieuses reliques. La vieille dame se pencha lentement vers son fils. Doucement elle dit: — Depuis ton départ, Olande, Jean ne m'a presque pas quitté. C'était moi qui veillais sur lui sans cesse, c'était moi qui l'accompagnais à la promenade avec la nourrice, moi qui, le soir, assise près de son lit, lui chantais la chanson qui devait l'endormir. — Ah... maman... maman! Une fois de plus le malheureux ne pouvait retenir ses larmes. Et la grand-mère, qui, tout en pleurant avec lui, sentait que ce qu'elle racontait là était infiniment doux à son Olande... continuait. — Il y en avait une surtout qui lui plaisait... Prié un peu par l'évocation du passé, revoyant le bébé tel qu'il était à la veille de son départ pour l'Asie, Olande l'interrompit:

qu'y a faite ton petit Jean, j'endormir. Il devina la pensée pieuse de la vieille dame... il obéit. Quand ils furent sur le perron, Olande leva la tête vers les fenêtres du premier étage. Il vit, derrière l'écartement d'un rideau, les têtes de Gilberte et de Jacqueline l'une près de l'autre. Il tressaillit. Mais déjà le rideau était retombé. Quelques instants plus tard, l'ingénieux et sa mère s'en allaient très lentement, côte à côte au long d'une allée; dans le math de grisaille, dont la mélancoie intense... pénétrante, s'harmonisait entièrement à leur deuil. Auprès d'un banc, la vieille dame s'arrêta. De la main elle désigna des grappes de mimosa éparées sur le sol. Les petits boutons d'or avaient perdu de leur éclat. Les brachettes étaient brisées, mutilées, comme si des doigts longtemps les avaient serrées, pétries. Les feuilles, fanées, s'en étaient détachées et des souffles d'air les avait dispersées sur le sable. — Tu vois ces fleurs, Olande? — Oui... Qui les a jetées? — Les petites mains de Jean... Nous nous sommes arrêtés ici... Ton fils a vu les branches de mimosa... Ses yeux ont brillé aussitôt... Ses bras se sont tendus... J'ai deviné son désir

et ordonné à la nourrice de lui en cueillir quelques-unes qu'on a placées sur sa voiture... Alors il a manifesté sa joie en riant et en nous envoyant des baisers. — Puis il a joué avec ces mimosa. — Et voilà ce qu'il en a fait! Olande s'était penché. Sans un mot, il ramassa ces pauvres grappes fanées, qu'il garda entre ses doigts tremblants. La mère et le fils s'en allèrent un peu plus loin. — Là... continua madame Danlien, nous avons assis le grand petit sur le sable... De ses menottes... il fouillait celui-ci... Il a même essayé de jouer avec ce bâtonnet que je lui ai fait enlever de crainte qu'il ne se blessât. — Cette fois-là, par exemple, il n'a pas été content... — Je l'assure qu'il ne pensait pas, le petit monstre, à m'envoyer des baisers. — Il trépinait, pris d'une folle colère que je n'ai pu que très difficilement calmer. Le père s'empara du bâtonnet, un débris de bois sans écorce qu'il garda avec les fleurs fanées. — Là, désignait encore madame Danlien, là, il a failli tomber de sa voiture dans un mouvement brusque. — C'était un papillon qui était passé, qui avait volé un instant à proximité et que Jean cherchait à saisir.

— Heureusement j'avais vu son geste et à temps j'avais pu allonger les bras pour l'empêcher de glisser. — Tu penses si nous avons eu peur, la nourrice et moi! — Puis, comme ayant fait le tour des allées ils revenaient vers le perron. — Tiens... murmura tout à coup Olande... dont les yeux mouillés venaient d'apercevoir un objet brillant dans l'herbe qui bordait l'allée... tiens, qu'est-ce que c'est? — Da doigt, il désignait cet objet. — Et madame Danlien, aussitôt: — C'est la fameuse petite trompette que l'on a cherchée partout en rentrant sans pouvoir la trouver... Elle sera tombée de la voiture. — On l'avait achetée à Jean? — Oui, à la tête paternelle. Et c'était, malgré sa simplicité, un de ses jouets de prédilection. — Il la désirait, cette trompette, à chacune de ses promenades, non pas surtout pour en tirer des sons, mais bien plutôt pour la frapper sur le bord de sa voiture. — Regarde, d'ailleurs, comme il a fini par l'arranger. — Elle m'a même plus la forme d'une trompette. L'ingénieur, pieusement, s'était penché une fois de plus. — Et la petite trompette bosselée... resta dans ses mains un peu plus tremblantes encore au-